

Monsieur se promène

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 40

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222112>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



BONNE RÉCLAME

LES expositions ont vécu ! Sierre, le Comptoir, la Saffa, laissent à ceux qui les ont visités, de beaux souvenirs. C'est entr'autres le cas, paraît-il, pour David et Jeannette Daclens qui s'arrêtèrent à l'exposition valaisanne au cours de leur voyage de noces.

Après avoir parcouru toute une longue journée les stands et les pavillons de dégustation, attendant tranquillement, des heures durant, la râcllette traditionnelle, contemplé placidement les graphiques de l'assurance, de l'hygiène sociale et ceux de Châteauneuf, ouï patiemment les porte-voix de M. Musy, les jeunes époux fatigués se mirent en quête d'un gîte pour y passer la nuit. Jamais le chef-lieu de la Noble Contrée n'avait vu telle affluence de visiteurs. Tous les hôtels étaient bondés. Aussi Jeannette et David envisageaient de dormir à la belle étoile ou à la salle d'attente lorsqu'un aimable bourgeois de la cité, ému de leur infortune, leur offrit généreusement l'hospitalité. C'était un marchand de meubles.

— Vous trouverez, dit-il aux jeunes mariés, deux canapés dans mon magasin, sur lesquels vous pourrez attendre l'aube assez confortablement !

Et il les amena chez lui tandis que le couple enchanté se confondait en remerciements.

Restés seuls dans l'amoncellement des fauteuils, des commodes et des armoires à glace, David et sa Jeannette, avant de se coucher, examinèrent curieusement les lieux. Ayant soulevé un grand rideau qui fermait le fond de la pièce sur toute sa largeur, ils aperçurent au-delà, dans une sorte de véranda, un superbe lit complet, à deux places.

— Nous y serions plus à l'aise... remarqua la jeune épouse.

— Ma foi, oui ! s'écria le mari.

Sans hésitation, nos deux tourtereaux se glissèrent entre les draps blancs qui « sentaient le neuf ». Ils y passèrent une bonne nuit et la ville était déjà réveillée qu'ils y dormaient encore du sommeil des justes.

Mais un vacarme assourdissant fait d'exclamations et de rires les tira des bras de Morphée. De l'extérieur, c'est-à-dire de la rue, la foule les regardait et manifestait sa bonne humeur.

Les dormeurs, dressés sur leur séant, ouvraient des yeux terrifiés. Était-ce un vilain rêve ?

Heureusement qu'un employé du « Mobilier complet » vint abaisser le store pour leur faciliter le lever.

Les époux eurent ainsi l'explication du mystère. Ils avaient passé la nuit dans la vitrine !

A. Mex.

Quand Israël s'amuse... — Voici encore une agréable farce empruntée aux très spirituelles « Histoires juives » de Raymond Geiger.

Lévy va trouver Bloch et lui dit :

— Bloch, tu sais, que je marie ma fille demain ?

— Oui.

— Tu sais aussi, que je lui donne cent mille francs de dot ?

— Oui.

— Seulement voilà : je n'ai que cinquante mille francs. Peux-tu me prêter les cinquante mille autres ?

Bloch se gratte la tête :

— Non, malheureusement, non. Je viens de payer mon échéance, et je suis à sec. Seulement, je puis te donner un excellent conseil.

— Quoi donc ?

— Et bien, chez le notaire, lorsqu'on te demandera l'argent de la dot, tu sortiras tes cinquante mille francs, et tu les posera sur la cheminée, devant la glace. Cinquante mille francs devant, cinquante mille francs derrière, ça fait cent mille francs.

— J'y avais pensé. Malheureusement, je n'ai que ceux de la glace !

LE FRUIT DÉFENDU

LE premier article du règlement intérieur du Jardin d'Eden disait : « On ne fera pas de confiture avec le fruit défendu ». Adam et Eve ont désobéi, ils ont été punis. Malgré ce terrible avertissement, l'humanité perverse continue !

Des lecteurs sceptiques me poseraient-ils la question : « Qu'est-ce que le fruit défendu ? » Et que je leur réponde : « En êtes-vous là, malheureux ? Ignorer l'essence du fruit défendu ? »...

On désigne ainsi le Pêché, ou, tout au moins, une des multiples « occasions » qui peuvent le suggérer ! Quand nous étions petits, le fruit défendu était les prunes, — oh ! combien juteuses ! — de la vieille voisine, ou les poires du vieux monsieur ! Maintenant, le fruit défendu, c'est toute chose sur laquelle notre main ne devrait point se porter, notre œil concupiscent darder son regard coupable, notre oreille tendre son indiscret pavillon, comme aussi notre bouche gourmande ne devrait effleurer... Si l'on en croit le moraliste parmi nous, tout est fruit défendu, puisque tout peut induire l'homme en tentation. Comment retenir la main qui veut étreindre, le bras qui veut attirer ? Allez clore la narine qui subodore la chair fraîche ! Tentez d'obturer la conque rose qui écoute ce qu'elle ne doit point ouïr !...

Mes pauvres chers, où allons-nous ? — Tout bonnement à la perdition, à l'enfer ! Il n'y a qu'en cet endroit que rien ne nous tentera plus !

Je propose un remède héroïque : mobilisons les oisifs, ordonnons leur de fabriquer des milliers de petits écriteaux, lettres de feu ombrées de larmes de sang : « Fruit défendu » que l'on accrochera partout où niche la tentation aux griffes de vautour ! Ainsi, chacun connaîtra la tentation à fuir !

Qu'ai-je dit ? Consteller les mignonnes petites chevilles féminines, les... tout ce qui rend la femme si adorablement tentante de petits écriteaux, comme on a l'habitude de désigner, ici et là : « Contour dangereux ! »

Alors quoi ! la vie en deviendrait impossible ! Que faire ?

Continuer à pêcher, tout simplement, hélas !...
St-Urbain.

BIEN SUR... !

LE les ai vus s'avancer, s'arrêter, repartir pour s'arrêter encore, — un peu vacillants, — au bord du trottoir humide. Le café n'est pas loin, pourtant, d'où ils sortent, mais il faut croire qu'ils souffraient d'une très vieille et tenace fatigue, car leur pose se prolonge, se prolonge...

Il y en a un qui est de « chez nous », ça, j'en suis sûr. Mais l'autre ? L'autre avec sa grande barbe noire, et son turban, et son teint sombre, et toute cette nonchalance orientale, qu'est-ce que c'est ? un Egyptien ? un Algérien ? un Marocain ? Moi, je penche pour le Marocain, puisqu'ils sont à la mode. En tous cas, c'en est un de par là-bas ; très loin. Et un que notre vin blanc ne dégoute pas, sûr... Le Vaudois, lui, se tient mieux, — l'habitude, évidemment, — et c'est à peine si son chapeau penche un peu plus sur l'oreille qu'il ne faudrait. Je l'entends faire des remontrances d'une voix attendrie, émue, convaincante :

— Te voilà frais ; qu'est-ce qu'ils vont penser à l'hôtel quand tu rentreras dans cet état ?

Des remontrances qu'il n'ont pas l'air de porter car l'autre de répondre avec un bel organe oriental, chaud, chantant, où l'accent met des brusques rocailles :

— On est pas vaudois pour des prunes...

Non, en effet... Francis Gaudard.

Ces gosses ! — Entendu dans un café, à Bex.

Le papa (avançant un verre de sirop à son garçonnet âgé de 5 ans assis à proximité de la table) Tiens, mon petit !

L'enfant (dédaigneux)... Suis plus dans une poussette... peux me servir seul !

Automobilisme. — Cocher... cocher... arrêtez..., nous sommes arrivés !

— J'peux pas, mon bourgeois, j'ai oublié le système ; mais quand il n'y aura plus de pétrole, nous nous arrêterons tout seuls...

LE TAPEUR PRUDENT

Jamais vous n'auriez rencontré Weissmann sans qu'il vous empruntât quelque argent.

Certes, il y mettait une certaine discrétion et ne vous réclamait jamais aucune somme sérieuse. Tantôt c'était dix francs pour payer un taxi ou un louis pour pouvoir dîner.

D'ailleurs, chaque fois, le lendemain il vous envoyait par la poste le montant de votre générosité.

Un jour, un de ses amis intimes le réprimanda :

— Mon cher Weissmann, tu n'es pas sérieux. Comment se fait-il qu'un homme dans ta situation en soit constamment réduit à solliciter toutes ses connaissances.

Weissmann regarda précautionneusement autour de lui et répondit à voix basse :

— J'l vais te dire... C'est justement à cause de ma situation. Si je ne tapais pas les autres, ce sont eux qui me taperaient tout le temps.

Le Véritable Messager boiteux de Berne et Vevey pour 1929. — Editeur : Société de l'Imprimerie et Lithographie Klausfelder, Vevey. — Prix : Fr. 0,60

Pour la 222^{me} fois, le doyen des almanachs romands sort de presse, apportant à ses nombreux lecteurs, dans la forme si cordiale qu'il a su garder à travers les âges, quantités de renseignements utiles, d'historiettes, d'articles scientifiques, de bons mots fréquemment commentés par d'amusants dessins.

Traditionnaliste convaincu, attaché par toutes ses fibres à la bonne terre de chez nous, le Messager Boiteux dit de bien jolies choses dans un charmant avant-propos signé A. Roulier, un pénétrant écrivain de la Suisse romande. Il faut lire cet article respirant le bon sens et fleurant l'optimisme, comme faut lire « La Chanson du Moût », une très agréable nouvelle posthume d'Adolphe Ribaux.

La partie documentaire de l'almanach est toujours l'objet des soins les plus minutieux. Sa table des foires est indispensable à l'agriculteur. — B. C.

MONSIEUR SE PROMÈNE

DÉPUIS qu'il est pasteur de la paroisse de Biollens, M. Merlet a pris l'habitude de visiter ses paroissiens durant l'après-midi, c'est-à-dire à l'heure où, « la reposée » étant achevée, on s'apprête à reprendre le travail.

Les esprits chagrins trouveront là une occasion de blâmer M. Merlet. Ils lui rapprocheront de détourner les paysans de leur besogne et de négliger volontairement les nécessités matérielles de l'existence. D'un mot, M. Merlet pourrait leur répondre. Il n'aurait qu'à citer la parole de l'Écriture où il est dit que « l'homme ne vit pas de pain seulement ». Il ne le fera pas, ayant pour principe d'aller droit son chemin, sans s'occuper le moins du monde de ses détracteurs. Du reste, il a pesé le pour et le contre avant de prendre une décision de cette importance.

A vrai dire, un pasteur de campagne n'osera guère se présenter le matin chez ses paroissiens alors que les hommes sont aux champs et que les femmes préparent le repas de midi, tout en gérant mandant leur progéniture. Il n'ira pas non plus le soir, quand les travailleurs reviennent, fatigués, s'asseoir autour de la soupière fumante. Reste donc l'après-midi, le moment le plus favorable parce qu'il y a eu d'abord le repas pris en commun, puis la longue reposée qui dure une heure et demie à deux heures. Après cette halte bienheureuse au milieu d'une journée pénible, on se lève on s'étire, on s'assied de nouveau, on se relève pour voir si le soleil est encore haut dans le ciel on pousse légèrement le volet pour le ramener vivement à soi à cause de la lumière aveuglante. Sans se presser, on cherche ses souliers et, peu à peu, on s'habille doucement au mouvement, à la vie, au travail. Au bas de l'escalier, on s'assied à l'ombre devant la maison, on jette un coup d'œil au journal, on lève les yeux pour reconnaître les rares passants qui s'en vont nonchalamment dans la rue. Et il arrive parfois que l'on distingue une silhouette noire qui s'avance à petits pas et l'on dit : « Tiens, voilà monsieur le pasteur qui vient nous faire une visite, quelle bonne idée ! »

Tout cela, M. Merlet le sait ; il en a acquis la certitude depuis cinq ou six ans qu'il a l'honneur d'être le conducteur spirituel de la paroisse de Biollens.

Voici pourquoi, en cette après-midi d'août, il quitte sa cure et traverse la place du village. Il est en redingote noire et cravate blanche. Il porte des lunettes d'écaille et son visage maigre, allongé encore par une fine barbe brune à « la Calvin », disparaît dans l'ombre du chapeau de paille.

Il connaît exactement toute l'étendue de ses obligations. Il sait qu'il doit prononcer chaque dimanche un sermon de circonstance et, durant la semaine, ce sermon est sa préoccupation principale. Il le fait mentalement, il le défait et le refait selon les événements du jour et les expériences de son ministère quotidien. Puis ce sont les malades qu'il visite avec une régularité digne d'éloges, comme en font foi les nombreux rapports lus au cours des visites d'église. De plus, il s'occupe de l'Ecole du Dimanche en collaboration avec un groupe de monitrices dont le dévouement est sans limites. Il a encore la joie de marier ses paroissiens et de baptiser leurs enfants. C'est à lui également qu'incombe le devoir de rappeler les mérites de ceux qui meurent. Oui, ses occupations sont nombreuses; on ne saurait toutes les énumérer, car il y en a une foule que sa conscience est seule à lui dicter. M. Merlet, qui rentre parfois très las chez lui, songe que cet homme d'Etat qui les connaissait bien, avait eu raison de dire que les pasteurs étaient des « éternels fatigués ».

* * *

Maintenant, il descend un petit raidillon qui le conduit au centre d'un groupe de fermes cossues. Devant la première, il s'arrête. C'est là que vit la vieille Elise, cette brave femme perclue de rhumatismes, mais dont la langue a gardé sa souplesse. Il heurte. Une voix dolente lui répond. Il entre et s'approche du fauteuil, les mains tendues :

— Bonjour, madame Elise, comment allez-vous aujourd'hui !

Une voix qui veut paraître faible, lui répond : — Oh ! ça va, ça va bien doucement, monsieur le pasteur. Que voulez-vous, à mon âge on ne peut plus rien demander à la vie.

Puis changeant de ton :

— Alors, monsieur se promène par ces chaleurs ! Il y a au moins trente-cinq degrés à l'ombre. C'est plus qu'il n'en faut pour que chacun reste chez soi.

— Mais, madame Elise, ajoute le pasteur d'un ton de reproche, c'est pour vous rendre visite, ainsi qu'à d'autres paroissiens que je sors de chez moi par ces chaleurs. Mon temps est limité, vous ne l'ignorez pas !

— Faites excuses, dit-elle, avec vivacité, j'oubliais. Vous comprenez, nous autres de la campagne, nous ne savons pas ce que c'est que d'être endimanchés un jour sur semaine, surtout à présent qu'on est en pleines moissons !

Prudemment, M. Merlet détourne la conversation. Il parle de ses enfants qui sont en vacances et qui vont partir pour la montagne. Il a justement loué un petit chalet, pas trop loin. Il pourra ainsi facilement partager son temps entre sa famille et ses paroissiens.

— Oh ! fait la vieille Elise, en fermant les yeux, monsieur est bien bon de ne pas nous abandonner. Je dis à qui veut l'entendre qu'on n'a jamais eu un pasteur aussi dévoué, aussi...

— Je vous en prie, madame Elise, ne parlons pas de moi !

— Au contraire, je suis bien contente que monsieur puisse faire un séjour à la montagne. Ce doit être si bon de vivre là-haut. Ainsi moi, j'aurais tant voulu aller passer quelques jours par les Ormonts, eh bien, je n'ai jamais eu de quoi payer seulement mon billet de chemin de fer. Mes seuls jours de repos ont été des jours de maladie !

Monsieur Merlet a un froncement de sourcils. Il juge préférable de rompre l'entretien, aussi se lève-t-il brusquement :

— Au revoir, madame Elise, j'espère vous trouver en meilleure santé la prochaine fois !

Elle fait un effort pour tendre la main :

— Vous me permettez de ne pas vous accompagner, je suis tellement fatiguée. Au revoir, au revoir, monsieur le pasteur et bonne promenade !

Il est trois heures de l'après-midi. L'ombre des toits se découpe sur la rue. Les volets sont mi-clos et, dans les jardinets, les fleurs penchent la tête. Seul un grand tournesol nargue le soleil de tous ses pétales jaunes.

Le pasteur fait une centaine de pas et arrive devant la ferme des Voiruz. La porte est ouverte et, de la cuisine arrive une bonne odeur de café noir.

Mme Voiruz — forte paysanne, mère de cinq enfants — surveille le lait qui tarde à monter dans la casserole, tandis que sa fille dépose sur la table les bols de faïence, le pain et le fromage.

— Entrez donc, monsieur le pasteur, s'écrie Mme Voiruz en essayant ses mains au coin de son tablier.

On introduit le visiteur dans la « grande chambre » aux volets clos et où l'on respire une odeur de renfermé.

Au moment où Mme Voiruz s'apprête à refermer la porte elle dit, tout bas, à sa fille :

— Ecoute, Marguerite, tu surveilleras le lait, ensuite tu verseras le reste de l'eau sur la cafetière, tu couperas le pain, le fromage et tu appelleras les hommes. Dépêche-toi, tu as juste le temps !

Puis, tandis que le pasteur s'installe devant la fenêtre qu'on vient d'ouvrir, madame Voiruz est tout étonnée de rester là sans un ouvrage dans les mains.

Après avoir échangé divers propos sur la sécheresse, sur les récoltes et la moisson qui bat son plein, on parle des enfants qui grandissent.

Dans la cuisine, on entend le pas lourd des domestiques. La porte de la chambre s'ouvre et M. Voiruz fait son entrée en bras de chemise.

Pendant qu'il salue le pasteur, sa femme regagne, à pas discrets, la cuisine où le repas commence. Un quart d'heure plus tard, tout le monde se retire dans un grand bruit de tabourets remués. Dans la chambre, le pasteur parle avec abondance, tandis que son interlocuteur reste coi. A chaque instant la porte s'ouvre et une voix appelle :

— Papa, combien faut-il prendre de chars ?

Ou bien :

— Faut-il atteler le Max avec la jument au char à pont ?

Voiruz se lève :

— Vous m'excuserez, monsieur le pasteur, mais j'ai du blé à rentrer ce soir, il faut que je vous quitte. Revenez un autre jour, par exemple un jour de pluie.

— Mais comment donc, monsieur Voiruz, c'est à moi de m'excuser. Je sais ce que c'est que les travaux de la campagne !

Un sourire ironique de son interlocuteur fut la seule réponse.

Le pasteur reprit :

— Du reste, j'ai des paroissiens à voir à Juvisy. Ils arrivent sur le seuil.

— Eh bien ! Au revoir et bonne promenade.

Et la grosse main calleuse de Voiruz écrase les doigts menus du pasteur.

Mme Voiruz accompagne le visiteur à travers la cour et lui dit en le quittant :

— M. le pasteur ferait mieux de prendre le sentier des Noyerettes; pour aller à Juvisy, la promenade est plus jolie !

* * *

Rentré chez lui, M. Merlet pria sa femme de hâter les préparatifs de départ pour la montagne.

Il ajouta :

— Vois-tu, ma bonne Louise, mes paroissiens sont de bien braves gens, c'est incontestable. Cependant ils ont la fâcheuse manie de croire qu'ils sont seuls au monde à travailler. Ainsi, durant ma tournée de visites d'aujourd'hui, personne n'a oublié de me dire : « Bonne promenade, monsieur le pasteur ! »

Jean des Sapins.

A tire... — Savez-vous d'où vient l'expression « A tire-larigot » ? En 1282, Odot Rigault, évêque de Rouen, fit don à son église d'une grosse cloche qui fut baptisée « la Rigaude ». Comme elle était difficile à mettre en branle, les sonneurs se donnaient du cœur à l'ouvrage en buvant bien. De là l'expression « boire à tire la rigaude », désignant un bon buveur, et dont on a fait par corruption « à tire-larigot ».

Armorial des communes vaudoises par Th. Cornaz et F. Th. Dubois. Livraisons 17 et 18 : Editions Spes, Lausanne.

La publication du bel Armorial des Communes a subi un ralentissement du fait des lenteurs de certaines municipalités à se pourvoir d'armoiries définitives. Voici les livraisons 17 et 18 qui sortent de presse nous donnant, aussi éclatantes que les précédentes, les armes de Lussery, Villars-Lussery, Grancy, Chêne et Pâquier, Demoret, Les Thioleyres, Montmagny, Dompierre, Provence, Fontanezier, Villars sur Champvent, Essert sur Champvent, Renens, Peyres-Possens, Bremblens, Chavannes de Bogis, Montpreveyres, Rossens, Founez, Mauraz, Château-d'Oex, Bottens, Echandens, Champtauraz, Bretigny, Chesalles sur Moudon, Sédeilles, Essertines sur Echallens, Bex, Echichens, Penthaz, Forel sur Lucens. Que de beaux blasons dans cette série présentée aussi en cartes postales. L'an prochain, deux livraisons 19 et 20 termineront ce remarquable ouvrage que beaucoup de cantons suisses peuvent nous envier.

La Patrie Suisse

Le numéro 959 (26 septembre) de la Patrie Suisse publie, à l'occasion des manifestations dont il vient d'être l'objet, le portrait du célèbre héliothérapeute Auguste Rollier, à Leysin, puis ceux du regretté Marcel Ney, du romancier Walter Jéquier, du professeur H. Tondury, du pasteur Ch.-A. Bourquin, de M. Auguste Borel, le vieux vigneron d'Yvorne. Il nous montre de superbes pendules neuchâtelaises découvertes en Espagne; la commission du Conseil national pour le problème du blé; les débuts de la navigation fluviale, il y a vingt-cinq ans; l'accident ferroviaire de Schwarzenbourg (Berne); le comité central de la Société vaudoise des Pêcheurs en rivière; le « carnotzet » Orsat, à Martigny; la nouvelle chapelle catholique de Chexbres; le château de Colombier (Neuchâtel); les cygnes du Léman. C'est, on le voit, un numéro aussi varié qu'intéressant.

E. T.

L'humour en cellule. — Deux vauriens qui avaient volé, l'un une montre et l'autre une vache, se trouvaient ensemble au local d'arrêts. Ils s'étaient conté leurs misères et trouvaient le temps long.

— Quelle heure est-il ? demande tout à coup, l'homme à la vache, pince-sans-rire, à son compagnon.

— Il est l'heure de traire ! répond l'autre du tac au tac.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Rentes viagères différées

Tous renseignements gratuits sur

L'ASSURANCE - VIEILLESSE

sont fournis par la

Caisse Cantonale Vaudoise des RETRAITES POPULAIRES

Bâtiment du Crédit Foncier Vaudois
Téléphone 28.427 LAUSANNE

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.